

beaucoup de tonnerrelles qui se laissaient facilement approcher ; il leur fit la chasse à coups de gaule, et ce fut un nouveau met qu'il ajouta à sa cuisine. Pour les faire rôtir, il les suspendait à un fil de cocotier qu'il tournait entre ses doigts, et les présentait à une flamme pétillante : il les trouva tendres, grasses, exquises. Dans le sud de l'île de la Providence s'étend un banc de coraux qui n'a pas moins de onze lieues de longueur, et qui se couvre et découvre à chaque marée. Quand la mer se retire, le poisson se réfugie par masses considérables dans les creux où l'eau séjourne. Ce fut pour le solitaire une nouvelle source de jouissances et d'occupations. Chaque jour, à marée basse, il se rendait sur le récif, cherchait les réservoirs où le poisson était le plus entassé, et là, armé de sa *manchette*, il choisissait les plus délicats et les harponnait. Il fit sécher les plus convenables, et eut de la sorte un approvisionnement qui le rassura sur sa subsistance.

Ce qui préoccupait surtout le pauvre solitaire, c'était l'idée de sortir de son île. Chaque matin, il passait de longues heures sur le rivage, près du lieu où son navire avait disparu : mille appréhensions douloureuses traversaient son esprit ; parfois il pensait que peut-être ses compagnons avaient fait naufrage sur quelque banc inconnu de ce dangereux archipel. Il songea donc à appeler l'attention de tous les navigateurs que le hasard ferait passer en vue de son île. Il était parvenu, non sans peine, à réunir une quantité de bois assez considérable pour faire un grand bûcher. Un arns de feuilles sèches occupait la partie inférieure ; des lits de feuilles de cocotier alternaient avec les troncs d'arbres qu'il avait empilés les uns sur les autres ; il guettait l'occasion d'y mettre le feu et de révéler, par l'éclat d'une flamme immense, et sa présence et sa détresse. Tous les soirs, ses yeux parcouraient l'horizon avec la plus grande anxiété. Ainsi les jours succédaient aux jours, et sa solitude lui paraissait de plus en plus profonde. Son seul plaisir était de contempler les frégates qui dimuaient et taillaient les goélands, quand ceux-ci venaient par bandes chercher dans son île un asile pour la nuit. Par un secret instinct du danger, les goélands regardaient d'abord si quelque frégate ne planait pas au haut des airs. Ils portaient dans leur bec la pitance du soir, destinée sans doute à leurs petits, et qu'ils avaient choisie avec soin dans leur pêche sur le récif. Ne découvrant aucun ennemi, ils abaissaient leur vol, rasaient la surface de la mer, de manière à se confondre, pour ainsi dire, avec son écume, et encombrent à la plage ; mais là Penmeni les attendait en embuscade, fondait sur eux, et de son nile dure, immense, rapide, les frappait à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils eussent lâché leur proie. Le goéland, battu et dépeillé, regagnait, en poussant des cris de douleur et de détresse, son nid, où l'attendaient ses petits affamés. Là, c'était une scène de dévotion, des cris confus, des lamentations, jusqu'à ce que la nuit vint tout ensevelir dans le sommeil, ou qu'un voisin moins maltraité, jetant hors de son nid le surplus d'un souper copieux, laissât tomber ainsi une consolation sur le légis désespéré. Monde d'oiseaux n'es-tu pas l'image de la société des hommes ?

L'inquiétude saisit le capitaine sur le sort de ses vêtements. Comment couvrirait-il sa nudité, lorsque sa chemise partirait en lambeaux ? Il se mit à tisser une sorte de natte avec les fils d'un palmier ; Parète d'une feuille de cocotier qu'il tailla et polit lui servit de navette : c'était un vêtement grossier, mais au moins il y trouvait un abri contre le soleil et le contact direct de l'air. Il admira son industrie, et son âme en éprouva une sorte d'exaltation. Il mûnagait sa chaussure à l'aide de sandales faites d'écorce de cocotier. Enfin il se mit à explorer son île en détail. L'île de la Providence est plate, sablonneuse, et n'occupe pas en circonférence plus de deux lieues. Le tiers seulement de sa superficie est couvert de cocotier ; c'est dans la partie du vent. Les courants et les brises régnautes de l'est ont porté sur ce point des cocos qui ont germé, pris racine, et, se propageant de proche en proche, ont formé dans la succession des âges une forêt. Tout le reste n'est qu'une plaine de sable, semée çà et là d'arbustes ra-

bougris, d'herbe dure et saline, et de maigre gazon. Un soir qu'il regagnait pensif son ajoupa, suivant le bord de la mer et ramassant des coquillages pour son souper, il crut voir poindre à l'horizon les voiles d'un navire. Le soleil venait de se coucher, l'atmosphère semblait encore embrasée de ses rayons mourans, les nuages du crépuscule étincellaient de feu des plus riches couleurs ; mais ce point qui brillait au sein des vapeurs dorées du soir, était-ce bien une voile ? Les nuages tant de fois avaient pris cette apparence à ses yeux ! La brise poussait ce bâtiment de ce côté ; toutes les formes variaient alentour : ce point seul conservait son aspect. Il n'en douta plus, c'était un navire ! Alors son cœur s'émeut d'espérance et de crainte. Était-ce son propre navire ou un étranger qui passait par hasard ? Fallait-il mettre sur-le-champ le feu à son bûcher, au risque de consumer en pure perte le résultats de tant d'efforts ? Cependant la voile grandissait. Quand la nuit fut sombre, il se décida et approcha du bûcher une torche enflammée : le feu s'éleva dans les airs en immense pyramide ; le navire sembla comprendre le signal de ce phare improvisé, et s'approcha du mouillage. C'était bien le lieutenant qui venait chercher son capitaine. Emporté par les courans, manquant d'eau et de vivres, il avait été contraint d'aller se ravitailler à Anjouan, près de Mayotte. L'exilé écrivit l'histoire de ses trente-deux jours d'abandon, et la mit dans une bouteille qu'il suspendit à l'arbre le plus apparent de la forêt. Il fit débarquer un coq et quatre poules, qui ont multiplié et couvert l'île de volailles ; un sentiment d'humanité lui inspira cette pensée, et il fit ses adieux à son île.

## HISTOIRE.

### Bourdaloue et le Jésumisme.

On a dit que la vie de Bourdaloue était la meilleure réfutation des *Lettres provinciales*, et sans doute que si c'était là une réfutation, elle serait complète. Aucune vie ne fut et plus grave et plus pleine que celle dont Bourdaloue voulut employer les derniers jours à déplorer tout le reste dans l'amertume de son âme. Mais cette vie ne réfute rien. Parce que Bourdaloue était jésuite, Molina, Escobar, Suarez, en sont-ils plus vrais, plus chrétiens, plus purs ? On peut s'étonner sans doute que la même Société ait produit et surtout avoué des hommes si différents ; mais le fait subsiste, et, qui plus est, il s'explique.

« Sachez, dit Pascal, que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs : ce n'est pas leur dessein. Mais ils n'ont pas aussi pour unique but celui de les réformer : ce serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile, et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout, et qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et parce que les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner quelques sortes de personnes, ils s'en servent dans ces occasions où elles leur sont favorables. Mais comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde. C'est pour cette raison qu'ayant affaire à des personnes de toutes sortes de conditions et de nations si différentes, il est nécessaire qu'ils aient des casuistes assortis à toute cette diversité. — De ce principe vous jugez aisément que s'ils n'avaient que des casuistes relâchés, ils ruineraient leur principale dessein, qui est d'embrasser tout le monde, puisque ceux qui sont véritablement pieux, cherchent une conduite plus sévère. Mais comme il n'y en a pas beaucoup de cette sorte, ils n'ont pas besoin de beaucoup de directeurs sévères pour les conduire. Ils en ont peu pour peu ; au lieu que la foule des casuistes relâchés s'offre à la foule de ceux qui cherchent le relâchement. »

Nous admettons cette explication, mais non sans l'étendre d'un côté et la resserrer de l'autre. Le jésumisme, qu'on s'obstine à distinguer du catholicisme et même à lui opposer, n'est que le catholicisme concentré, comme le catholicisme étendu, diraient les chimistes, n'est que le jésumisme étendu. Le jésumisme ne fait que reproduire, dans des proportions réduites, et par là même plus distinctement, l'autique et instinctive politique de Rome. Cette politique